

Visite du site militaire de la pointe Saint-Gildas

A la fin des années 1930, la pointe Saint-Gildas est fortifiée par la marine française qui y installe un poste de commandement de tir et 4 canons de 105 mm en arrière de la ligne actuelle des blockhaus. Le 19 juin 1940, les troupes françaises sabotent les canons et quittent le site. L'armée allemande en prend possession au mois d'août suivant. Le site va connaître deux périodes de travaux et d'équipement qui vont en faire un véritable camp retranché.

La pointe Saint-Gildas constitue, avec le Pointeau à Saint-Brévin, l'un des éléments de défense du port de Saint-Nazaire à partir de la côte sud de l'estuaire. Il y est implanté deux batteries, l'une à la pointe elle-



L'un des blockhaus avec le sémaphore en arrière plan.

même, l'autre à la Raize, un peu plus en retrait vers le bourg de Préfaïlles. D'abord équipé d'artillerie dont la portée se révélera insuffisante lors du raid allié sur Saint-Nazaire en 1942¹, le site sera renforcé et doté d'infrastructures édifiées par l'organisation Todt dans le cadre du mur de l'Atlantique et équipé d'artillerie en conséquence.

La première batterie est établie sur l'emplacement de celle de la marine française abandonnée en 1940 et comprend quatre canons de 75 mm, un télémètre pour le réglage des tirs, un canon de DCA de 20 mm avec son projecteur. Le sémaphore est surmonté d'une cabane en bois à usage d'observatoire². Un radar de type Würzburg See Riese Foho 214 est ensuite mis en place à proximité du poste d'observation et permet le repérage des navires jusqu'à 60 km. Il est installé sur un socle octogonal qui a été conservé et sur lequel pivotent antenne et cabine qui pèsent plusieurs tonnes. Les quatre canons, d'abord positionnés dans les encuvements français, sont ensuite placés dans des blockhaus de type 272³. La toiture de l'un d'eux sert aujourd'hui de table d'orientation qui permet d'embrasser un large panorama. Au sol, on distingue les bouches d'extraction des fumées produites par le tir. L'ébrasement de ces blockhaus est formé de plans dégradés dénommés «casquette Todt», destinés à renvoyer les éclats des tirs ennemis. A l'intérieur, sont encore présentes les inscriptions en lettres gothiques donnant les cadences de tir : 7 coups à la minute pour un tir de combat, 8 coups à la minute pour un tir de barrage. Les canons de 75 étaient de fabrication allemande, mais construits sur des plans français ; l'obus pesait 6 kg, le canon avait une portée de 11 000 m. Chaque pièce était servie par six artilleurs : un sous-officier chef de pièce qui, placé à l'entrée, recevait par téléphone les paramètres de tir, un pointeur qui manœuvrait le tube, deux pourvoyeurs placés de chaque côté, un tireur et un homme de réserve. A chaque tir, la douille tombait à terre et était poussée dans une cuve. A l'extérieur, les fers à bétons qui dépassent servaient à tenir les filets de camouflage.

L'armement comprenait en outre un cinquième canon, une pièce anti-char de 50 mm placé dans un ouvrage situé à proximité de l'actuel club nautique et qui battait la côte vers la Gravette ; plusieurs mitrailleuses HG

¹ Dans la nuit du 27 au 28 mars 1942, au cours de l'opération «Chariot», des commandos britanniques forcent les défenses allemandes et font sauter la forme écluse Joubert, la grande installation portuaire où avait été construit le Normandie.

² Un autre observatoire avait été installé dans le clocher de La Plaine.

³ L'organisation Todt avait référencé tous ses ouvrages dans un catalogue de 300 numéros, chacun correspondant à un édifice particulier dont la destination, les cotes, les procédés de construction et les matériaux utilisés étaient décrits. Le mur de l'Atlantique n'avait rien d'improvisé.



Le sémaphore, aujourd'hui espace muséographique, avec les balises, le canon anti-char et le mât de signaux récemment remis en place.

34 de 7,84 mm étaient réparties dans des Tobrouk⁴, petits encuvements protégés par une butte de terre et dont l'un des exemplaires a été dégagé pour une meilleure lisibilité.

L'ensemble du site même de la pointe était entouré de barbelés et protégé du côté de la terre par des champs de mine. Le poste de commandement était situé à mi-chemin du port et de l'anse du sud. Plus à l'est, sur le site de la Raize, a été édifiée une seconde batterie. Dès le mois de mai 1941, les Allemands y placent sur poste fixe deux canons de 240 mm⁵. Ces pièces prises dans la réserve générale de l'artillerie française faisaient partie de l'artillerie lourde sur voie ferrée et avaient une portée de 18 km. Opérant sur 360°, elles offraient une réelle puissance de feu ; mais un tir

⁴ Du nom d'une célèbre bataille de Lybie, ce type d'ouvrage est inspiré de la tactique utilisée par Rommel en Afrique : lorsqu'il voulait faire un tir de barrage avec ses chars, le maréchal faisait creuser des tranchées dans lesquelles ses chars se glissaient, laissant seulement dépasser leurs tourelles. Rommel visite la Pointe Saint-Gildas le 19 février 1944.

⁵ Des pièces de même type étaient installées sur la côte nord, à Batz-sur-Mer.

nécessitait 15 minutes, l'obus de 162 kg devant être hissé par un treuil puis basculé dans un chariot pour être engagé dans la culasse. Dans la baie, la précision du tir se révélait très relative. A proximité du chemin de la Raize où étaient positionnés les canons, ont été construits plusieurs bâtiments : une casemate bétonnée pour un canon anti-char de 50 mm, plusieurs soutes à munitions, un grand magasin de béton surmonté de canons de DCA de 20 mm, des postes de mitrailleuses et une batterie de 5 canons de DCA de 88 mm. En outre, un abri souterrain bétonné, aujourd'hui remblayé, comprenait plusieurs salles à usage de poste de commandement, salle de radio et infirmerie, réunies par des couloirs et desservies par quatre accès. Des baraquements en bois abritaient les troupes et le commandant des batteries.

La seule pièce d'artillerie encore visible sur le site est un canon de 75 mm Pack anti-char allemand utilisé sur le front russe en raison de ses performances contre les chars T 34.

Les fortifications allemandes ne sont pas les seuls vestiges historiques de l'occupation de la pointe Saint-Gildas. Le plus ancien est sans conteste l'ancien corps de garde édifié en 1746 et qui participait à la défense de la «pointe de Retz», avec les deux autres corps de garde de Kerouars (près du village de Préfaïlles) et du Bec du nid (sur la côte nord de La Plaine), le fort de l'île du Pilier et, sur la côte, la batterie de la



L'ancien corps de garde de Saint-Gildas.

Noëveillard (à Pornic) et le fort de Mindin (à l'embouchure de la Loire). Édifié selon un plan type dû aux ingénieurs du roi, ce petit bâtiment comprend actuellement deux parties distinctes : une chambre à feu pour abriter les garde-côtes et leur armement, et une autre pour le bois et accessoires ; le tout est construit en maçonnerie, voûté et couvert de larges lauzes de schiste. La poudrière attenante à l'origine a été démolie au XIX^e siècle. Désaffecté après la Révolution, il a servi ensuite aux douaniers qui parcouraient à pied le sentier littoral, donnant leur nom au chemin utilisé par les anciens garde-côtes. Le corps de garde de Saint-Gildas est aujourd'hui le seul vestige bien visible de la défense des côtes sous l'Ancien Régime.

Construit en 1861, le sémaphore est surmonté en 1941 par un pylône en béton recevant un feu dont l'optique provient du cap Gris-Nez. Son activité cesse en 1949, mais en 1954, un feu provisoire réclamé pour la navigation est installé provisoirement sur l'un des anciens blockhaus. Transféré à l'intérieur du bâtiment en 1958, il fonctionne jusqu'en 1986⁶. Le bâtiment a été agrandi en 2004 quand il est devenu espace muséographique. A l'extérieur a été mis en place un parcours didactique sur le balisage, avec d'anciennes bouées qui fonctionnaient sur accumulateurs : bouée de balisage d'un chenal, verte surmontée d'un cône pour tribord (surnommée par les navigateurs tri-co-vert), rouge surmontée d'un cylindre pour babord (surnommée ba-ci-rouge) ; bouée d'écueil qui signale un danger naturel, ici la «Banche» du nom d'un plateau situé à l'entrée de l'estuaire de la Loire ; bouée d'épave, ici celle du *Thérèse* qui marquait l'emplacement à quelques milles marins de l'île du Pilier d'un navire coulé le 17 juin 1940 en même temps que le *Lancastria*⁷.

Michel PERSONNAT

Association des Amis du sémaphore
de la pointe Saint-Gildas

⁶ Une radio balise a fonctionné sur le site jusqu'en 1999.

⁷ Le 17 juin 1940, ce paquebot réquisitionné pour l'évacuation de soldats britanniques est bombardé par quatre avions allemands. Une bombe tombe par malchance dans une cheminée, le *Lancastria* coule en 24 minutes. Le nombre des victimes, que l'on ne peut dénombrer exactement – les documents conservés en Grande-Bretagne sont encore couverts par le secret défense – est estimé entre 5 200 et 7 000 personnes ; un peu moins de 2 500 personnes ont survécu au naufrage.